Françoise Waquet

A/Z

Docteur ès lettres. Directeur de recherche au CNRS. Mes recherches portent principalement sur l'histoire intellectuelle de l'Europe à l'époque moderne. A ce titre, j'ai publié plusieurs ouvrages dont *Le modèle français et l'Italie savante. Conscience de soi et perception de l'autre dans la République des Lettres, 1600–1750*. Rome, Ecole française de Rome, 1989, 565 p. (*Collection de l'Ecole française de Rome*, 117) [thèse de doctorat d'Etat]; *La République des Lettres* (en collaboration avec Hans Bots) Paris, Berlin-De Boeck, 1997, 188 p., ainsi que de nombreux articles. – Adresse: 36, rue de la Glacière, 75013 Paris

L'objectif qui était le mien à mon arrivée à Berlin en octobre dernier était de rédiger un ouvrage pour lequel j'avais déjà rassemblé le plus gros de la documentation. A l'heure où j'écris ces lignes, l'ouvrage est en voie d'achèvement, et le manuscrit pourra être remis à l'éditeur à la date fixée. Ceci n'aurait assurément pas été possible s'il ne m'avait été donné de séjourner au Wissenschaftskolleg et de profiter d'un environnement exceptionnel. C'est donc, au terme de cette année, un agréable devoir, pour moi, que de remercier M. le Recteur Lepenies de l'invitation qu'il m'avait adressée. Ma dette est grande envers le personnel de la bibliothèque qui, en me procurant et, de surcroît rapidement, tous les ouvrages que j'ai pu demander, y compris les plus «extravagants», m'a fait gagner un temps précieux et m'a évité bien des désagréments. Ma reconnaissance est profonde à l'égard de mes collègues qui ont bien voulu s'intéresser à mes recherches et qui ont accepté d'en discuter, voire de relire, ce que j'écrivais.

L'ouvrage qui m'a occupée au long de cette année est consacré à l'histoire culturelle du latin du XVIe au XXe siècle. Le parti qui est ici le mien n'est pas d'ordre philologique: l'évolution de la langue latine ne m'intéresse pas, du moins au premier chef. Il n'est pas non plus d'ordre littéraire et en ce sens, je tourne résolument le dos aux études néo-latines, telles qu'elles se sont développées ces dernières années. Mon approche se veut de nature historique: tant dans la reconstruction des pratiques, c'est-à-dire des usages que l'on a faits du latin, que dans l'analyse des discours

que l'on a tenus à son sujet, leur contenu mais aussi la volonté qui les a portés et la stratégie qui les a soutenus.

Ce travail a impliqué la collecte d'un matériau nécessairement vaste – sur cinq siècles d'histoire occidentale –, mais aussi hétérogène, tant dans les instances de production que dans la nature même des documents, textes normatifs, actes de la pratique, sources narratives, etc. Le problème a été celui de la représentativité: alors que l'exhaustivité était un leurre, il s'est agi d'opérer une sélection qui évitât de se laisser submerger par certains documents aux dépens d'autres et qui permît, dans le même temps, de balayer un champ large, en fait, de rendre compte d'un phénomène culturel plus complexe qu'il ne m'avait paru au départ.

Ce faisant, j'étais aussi amenée à me poser le problème de la nature même de l'ouvrage qui en résulterait et de son organisation problématique, alors qu'il ne s'agissait pas d'écrire une encyclopédie sur le latin, de tout dire ou, du moins, de parler de tout. Je précise que je n'avais nullement l'intention de donner un plaidoyer pédagogique, de rédiger sur la base de matériaux historiques, un «pour le latin» ou un «contre le latin»: c'eût été se tromper de métier, et l'erreur eût été d'autant plus grave que le caractère marqué d'objet historique que le latin a aujourd'hui lève toute hypothèque utilitaire. L'histoire intellectuelle, telle qu'elle se pratique, offrait un certain nombre de possibilités. L'une était d'opérer à un niveau classificatoire, en distribuant la matière en grands chapitres et en procédant à l'intérieur de chacun d'eux par énumération, en conciliant tant bien que mal chronologie et géographie: mais, outre le fait que l'on serait ici dans une approche plus érudite, voire anecdotique, qu'historique, on mesure vite le caractère ennuyeux d'une telle présentation des choses, pour son lecteur aussi bien que pour soi-même. Une autre possibilité était de placer, sous un titre général et après une déclaration d'intention à fonction unificatrice, une succession de monographies, d'essais ou de micro-histoires illustrant divers aspects du sujet: si je ne nie pas l'intérêt qu'une telle démarche peut présenter, le risque était grand ici de rendre compte non du phénomène en soi, mais d'une série d'épiphénomènes s'y rapportant; en outre, j'ai personnellement la faiblesse de croire en l'unité organique des livres. A la suite de ces refus, qui furent à un moment donné autant de tentations, j'ai procédé ainsi. Me fondant sur de premiers repérages, j'ai posé l'hypothèse de travail suivante. De la Renaissance aux années centrales du XXe siècle, le monde occidental est resté profondément latin. Or, cette prégnance ne s'est pas traduite en termes d'une égale performance linguistique. Alors que la connaissance effective de la langue ne rendait point compte de la persistance du latin, force était de s'interroger sur d'autres raisons, elles, d'ordre extra-linguistique et, à terme, sur le statut du latin: bref, de savoir ce que le latin voulut dire. C'est sur cette

base que j'ai avancé; le schéma d'ensemble s'est avéré valide, même si le dialogue avec les documents aussi bien qu'un certain nombre de critiques qui m'ont été faites, m'ont amenée à éviter des explications reférant à de grandes catégories génériques, tels l'ordre, le pouvoir, l'autorité, et à replacer les choses dans une perspective historique de longue durée, dans ce temps long de la civilisation occidentale qui s'ouvrit avec l'Humanisme et ses idéaux.

La rédaction de cet ouvrage a consommé le plus gros de mon temps et sa priorité m'a amenée à refuser des invitations à faire des conférences et à participer à des colloques. Toutefois, j'ai assisté à un colloque à l'université de Rutgers, donné deux conférences à l'université de Venise et au Max-Planck-Institut für Geschichte (Göttingen) sur des questions développées dans mon ouvrage, et je me suis rendue à l'Istituto per gli studi filosofici de Naples pour la présentation d'actes de colloque que j'avais publiés.

Concrètement donc, au bilan de cette année académique, il y a la rédaction – de A à Z – d'un ouvrage: rien de plus, mais aussi rien de moins.